

Grégoire Etrillard
Fabrice Epstein
Pierre Reine
Matthieu Hy
Martin Reynaud
Elise Arfi



La Conférence
des Avocats du Barreau de Paris

Julia Katlama
Peggy Salomé
Véronica Camporro
Alexandra Bourgeot
Georges Sauveur
Benjamin Chouai

Promotion 2011

Discours prononcé en l'honneur de

Monsieur Andréi Makine

par Monsieur Grégoire Etrillard, Premier Secrétaire de la Conférence

Sujets :

- Peut-on perdre la mémoire ?
- Faut-il virer cosaque ?

Premier Tour du Concours de la Conférence 2011
Séance du 26 janvier 2011

Une bise coupante fait rouler quelques brindilles sur l'immense étendue de blanc. Le ciel est aveugle et l'horizon incertain – le désert des steppes parcourues par l'hiver. L'immensité du rien, dans un infini silence, noyé dans le vide. Tout à coup, déchirant l'espace, deux mille cavaliers, lancés en plein galop, se ruent comme un torrent vers d'invisibles chutes. Voyez-les, sabre au clair, dépoitraillés, la moustache et les cheveux hirsutes balayés par leur course, voyez-les brandir ces étendards sans nation, voyez-les, ces paysans infatigables soldats, dont les montures écarquillées, Cerbères en délire, sont comme crachés par les flots de funestes contrées. Ils hurlent sous la lune, rient à pleines dents noires et leur bruit assourdissant, pour un brutal moment viole la toundra indifférente. Ils s'en vont, les dernières langues de leur écume se redéposent en flocons sur le tapis glacé, et le silence interrompu de ces plaines cruelles recommence son attente.

Ah, virer cosaque. Parcourir avec eux les espaces infinis de cette Russie, grande comme le monde. Se battre tout le jour, embrasser le soleil, et quand tombe la nuit, se raconter en riant des histoires oubliées. Fumer à en perdre le souffle et boire à se rendre aveugle. Oui, virer cosaque. N'avoir ni Dieu ni maître, n'avoir que celui du moment, et virevolter d'un parti à l'autre au gré de sa propre liberté. Virer cosaque, et avec vingt mille de nos frères, conquérir l'Europe et même le monde entier.

Monsieur le Bâtonnier,
Mes Chers Confrères,
Mesdames et Messieurs,

Très cher Monsieur,

Quoi de plus emballant dans la littérature russe, pour un jeune Français perdu dans la bibliothèque de sa famille, que le cosaque ou son équivalent Tatare ? Quoi, il faudrait rester chez soi, dans la bibliothèque, sur le tapis où l'on s'est allongé pour lire, plutôt que de parcourir le monde à la recherche d'aventures avec Taras Boulba? Comment résister à l'appel des cosaques ? La virilité de leurs mœurs, les femmes faciles. Leurs pillages sans remords, leurs conquêtes permanentes. Leur entrain fraternel, leur fidélité éternelle.

Virer cosaque, pour un lecteur français, c'est épouser la Russie de ses rêves, cette Russie engloutie dans les profondeurs des romans, contraste délicieux et permanent entre la délicatesse des mœurs pétersbourgeoises et la brutalité des soldats cosaques. La Russie, alliance improbable entre la paresse bienveillante d'un Oblomov fatigué et la rage violente d'un Hadji Mourat intrépide, entre les tentures moirés de la Cour grouillante et les ciels chamarrés des steppes esseulées. Car virer cosaque, lorsque l'on est Français, ce n'est pas seulement le claquement des sabots sur le permafrost hostile avant la bataille finale, c'est aussi, de retour du combat, se présenter décoré au bal des Rostov. Ce n'est pas seulement danser la kasatchok, les bras croisés et en sifflant les femmes, c'est aussi se noyer dans l'amande des yeux d'une Kitty diaphane, et se perdre en valsant aux frous-frous des étoffes éployées par les mesures. Ce n'est pas seulement rêver à la lune dans l'immensité du désert froid, c'est aussi rêver à la lune sur le balcon cannelé d'un palais en fête.

Voilà cette Russie engloutie dans l'inconscient français. Ce mélange grisant de brutalité et de culture. Au dehors, cette force vive, ce hussard violent. Au dedans, cette mélancolie diffuse, cette manière de voir sans cesse la vie s'écouler, et n'y avoir pas prise, et la laisser glisser parce qu'ainsi va le cours des choses. Dans les mains, la volonté de l'immédiat ; dans le cœur, la permanence de la mémoire.

Et pourtant tout a été fait, en Russie pour perdre la mémoire, pour la ruiner, pour l'égarer dans les méandres d'un labyrinthe maléfique. Entendez, ces assassins fourbissant leurs armes contre la Russie éternelle. A nous, disent-ils, la vague tourbillonnante du discrédit : il n'agissait que dans son intérêt, il était à la solde de l'étranger, examinez ses mœurs sexuelles. A nous, le rouleau déferlant du mensonge : vous vous souvenez mal, voici des photos ; vous le croyez innocent, il a avoué lui-même. A nous enfin, le ressac sacrificiel de l'effacement : n'en parlez plus, n'y pensez plus, vous ne pouvez plus le voir, cela n'existe plus, cela s'est évanoui, c'est passé.

Voyez le monstre hideux qu'a produit le cosaque déraciné : rien avant lui, rien après, sa propre liberté est son unique contrainte, il parcourt un monde sans histoire et sans culture, avec pour seule religion une volonté malade, et pour seul vêtement une ceinture noire. Le nihiliste enfermé dans sa cave en béton, des carnets du sous-sol noircis de fusains délavés et de frottis gommés, même son rire tout à l'heure jovial répond désormais à son regard froid. Miséreux, il a troqué sa bourqua d'astrakhan pour une bourqua islamiste. Oligarque, il garde son butin qu'autrefois il partageait. L'un comme l'autre, ils vivent l'instant, le passé est révolu, pas même un regard pour ces mirages déçus. Où sont passées les traditions éternelles de ces soldats intrépides ? Où sont donc les préceptes au fondement de ces sociétés libres ? Par où ont-ils fuit, qui les a oubliés ? Dans l'hiver de leur culture, la neige en glaçant a couvert leur feu intérieur, les voici seuls dans un hiver hostile, et ils crachent au ciel qui les observe et pleure ce qu'ils sont devenus. Perdre la mémoire, c'est perdre ses repères, c'est espérer chasser sans pister le gibier, c'est prendre l'océan sans regarder les étoiles.

Non, on ne peut pas perdre la mémoire, on n'a pas le droit. Perdre la mémoire, dissiper les souvenirs, voir s'évanouir le passé et ne pas le secourir, c'est choisir la violence. Mais quoiqu'on fasse, au plus fort de la tempête, la flamme du souvenir ne peut être soufflée, d'amoureuses vestales l'entretiennent, qui abritent des rafales de la mauvaise bourrasque, la délicate mèche de la bougie vacillante. Vassili Semionovitch Grossman. Alexandre Isaievitch Soljenitsine. Et tous les autres, leurs frères. Comme le patronyme glissé entre le nom et le prénom du Russe, la littérature s'est glissée entre la violence autoritaire et l'histoire officielle pour attester de la mémoire de la Russie. Elle a perpétué jusqu'à aujourd'hui la Russie éternelle, celle du refus du cliché et du mensonge, celle où il n'est pas interdit de se qualifier d'intellectuel, mais aussi celle où les immenses parcs de pommiers, quoiqu'ils émanent du kolkhoze, sont poétiques quand ils sont en fleurs. La littérature libre, donnée pour morte, pleure d'outre tombe, elle a confié son héritage à de nouveaux hérauts, elle a fait son testament russe, et se propage encore, par-delà les plaines, par-delà la Baltique et l'appendice danois, et court tout droit vers un Français qui n'a jamais mis les pieds en Russie.

Alors,

Monsieur le Bâtonnier,

Mes Chers Confrères,

Mesdames et Messieurs,

Entendez l'appel, voyez ces mines radieuses, attrapez votre sabre et sifflez votre monture. Laissez retentir vos cris de guerre, embrassez vos femmes, car nous partons au combat. Venez, tournons casaque au culte du présent, virons cosaques au cœur de la littérature, parcourons les mots pour nous perdre dans la mémoire, pillons ces cités englouties ruisselantes de richesses, galopons à travers les feuillets, ivres d'éternité, et n'oublions pas que, quand vient le soir, quand les lumières sont éteintes et les bougies étouffées, il subsiste auprès de nous cet astre délicat qui continue en dedans d'éclairer notre livre, cette infime veilleuse qui tourne les pages quand les ouvrages sont déposés, cette lumière fragile que la littérature nourrit et qui lui sourit en retour, l'astre le plus russe et le plus universel : le rêve.